

Le diable et le bon Dieu - Philippe Dufay.

«La mort? J'en ai envie. Toute ma vie, j'ai souhaité mourir!»

Ce vœu étrange, formulé très souvent par un vieil homme, exprimé pour la première fois par un petit scout de 8 ans et réitéré avec vigueur par un jeune et ardent capucin, le bon Dieu aura mis beaucoup de temps à l'exaucer. Né le 5 août 1912, Henri Grouès, dit l'abbé Pierre, est mort à l'âge de 94 ans ce lundi matin, des suites d'une bronchite, au Val-de-Grâce.

«Cette fois, que personne ne triche en prenant mon tour!», maugréait-il déjà aux obsèques de sa plus chère amie, Lucie Coutaz, cofondatrice d'Emmaüs et sa secrétaire pendant trente-neuf ans. «La vie éternelle ne commence pas avec la mort, écrivait-il dans *Mémoire d'un croyant* *, publié en avril 1997, elle commence maintenant, en cette vie. Dieu n'aura pas à nous juger!»

Dieu peut-être, mais les hommes? Il est probable que ceux-ci jamais n'en sachent rien.

Qui était donc cet abbé de haute et basse cour ? Ce chapelain ayant eu, plus de cinquante ans durant, son rond de serviette à la table des médias ? Cette star rugueuse et souvent imprévisible, distançant d'une pointe de béret le bonnet du commandant Cousteau dans le cœur des Français?

Pèlerine en cachemire offerte par un général des pompiers de Paris, barbe et coiffure «à la Che Guevara» : pour les communistes, un avatar, une nouvelle invention, un alibi trop commode de la bourgeoisie? Ou un dangereux anarchiste, un «rouge» caché sous la soutane noire, pour les bourgeois ?

Cet homme singulier, disciple et ami du cardinal Henri de Lubac – «demandez à l'Esprit saint qu'il vous accorde l'anticléricalisme des saints», lui avait recommandé ce grand jésuite lors de son ordination – était beaucoup plus «intellectuel», contemplatif et féru de théologie que, sans doute, il ne le laissait paraître. Était-il une réincarnation de «Monsieur de Paul» en service commandé sur les galères du XXe siècle ? Ou l'incarnation d'un personnage extrême imaginé par Bernanos, le pourfendeur visionnaire des «bien-pensants»?

Ce frère-mendiant qui, dans la plus pure des traditions chrétiennes, voulut une semaine durant, au cœur du Sahara, emboîter ses croquenots dans les pas de Charles de Foucauld, l'officier-moine, son alter ego dans l'énigme, était-il seulement le grand frère – un peu plus opaque – du père Wresinski, «curé de la racaille», fondateur d'ATD Quart Monde? L'inspirateur – lointain – du père Guy Gilbert, aumônier blousonné et clouté des loubards ou, plus récemment, le comparse dynamique du Pr Jacquard et de Mgr Gaillot, vibronnants porte-parole des «exclus» de tout poil?

Au printemps 1996, «l'affaire Garaudy» transformait brutalement l'homme sanctifié de son vivant en diable. Son soutien ambigu aux thèses dites révisionnistes de son ami ex-stalinien exhalait subitement une odeur «brune» et nauséabonde sous l'aube blanche et la pèlerine noire. Du jour au lendemain, «monsieur Vincent» se métamorphosait en sorte de curé d'Ars, cruellement transpercé par la rumeur, comme les chaises de Jean-Marie Vianney avaient été tourneboulées par le Malin.

Ceux qui l'avaient magnifié, d'un seul coup le reniaient. D'aucuns qui, jusque-là, s'irritaient de son spartakisme, à leurs yeux un peu trop échevelé, le découvraient. Le clerc, avant de partir, fit repentance.

Aujourd'hui disparu, n'a-t-il été que la satisfaction d'un besoin collectif, comme tendait à le croire Roland Barthes? Une sécrétion de la société et de l'époque? Ou l'agent direct, l'envoyé spécial du «Grand Patron»?

Un aventurier de Dieu!

«Mes amis, au secours! Une femme vient de mourir gelée cette nuit à 3 heures par – 15° C sur le trottoir du boulevard Sébastopol... Il nous faut 5 000 couvertures, 300 grandes tentes, 200 poêles catalytiques! Grâce à vous, aucun homme, aucun gosse ne couchera ce soir sur l'asphalte ou les quais de Paris. Merci!»

Le 1er février 1954, la France entière découvre pour la première fois l'abbé Pierre. Cet appel bouleversant, entendu sur les ondes de Radio Luxembourg, vient d'être lancé par un prêtre de 41 ans à la barbe broussailleuse et au regard brûlant. De son vrai nom Henri Grouès, l'homme est un enfant de la bonne bourgeoisie lyonnaise. Touché très jeune par la vocation, il a passé sept années «décisives» d'adoration au couvent des capucins de Crest, avant d'être ordonné. Vicaire à Grenoble pendant l'Occupation, il héberge et fait passer en Suisse des Juifs étrangers traqués par les Allemands. Puis rejoint les maquis du Vercors. Reçu et félicité par de Gaulle à la Libération, l'abbé-résistant se fait remarquer par ses amitiés communistes et ses appels virulents en faveur d'une épuration drastique. Candidat aux élections de 1946, il est élu député apparenté MRP dans une circonscription de Meurthe-et-Moselle.

«Piètre politique», selon ses propres dires, l'abbé Pierre ne se représentera pas en 1951. Son combat est ailleurs, dans l'«action directe» et la rue. A la suite d'une rencontre bouleversante avec un bagnard désespéré, il fonde dès 1949 la communauté des chiffonniers d'Emmaüs. Acquis à Neuilly-sur-Marne, des locaux vétustes en sont le premier siège. Les voisins y voient avec grand étonnement un curé barbu jaillissant d'une 4 CV Renault à cocarde tricolore pour grimper sur la maison et en réparer le toit!

L'image légendaire se dessine. Elle se fixera définitivement lors de cette grande nuit du lugubre hiver 54. «Nous ne sommes pas méchants!», crie dans le micro l'inconnu. L'appel à la radio à peine entendu, un véritable raz de marée de générosité submerge la capitale : prêté par sa propriétaire, un hôtel chic de la rue La Boétie est littéralement pris d'assaut par les donateurs, tandis qu'un peu partout, dans et autour de Paris – immense tente américaine au pied du Panthéon, baraques à Courbevoie – se dressent des campements de fortune pour accueillir les sans-abri. Spectacles extraordinaires : des dames enlèvent et offrent leurs bijoux ; des enfants cassent leur tirelire ; des vedettes de cinéma signent des chèques faramineux, et le préfet de police fait ouvrir quatre stations de métro pour héberger les malheureux.

Cette nuit-là, «l'insurrection de la bonté» a raison du froid et de l'indifférence. Les jours suivants, quelque 400 millions de francs de l'époque sont récoltés. On se bouscule pour donner et, sommé par l'abbé radiophonique, le ministre de la Construction lui-même assiste aux obsèques d'un pauvre bébé de 3 mois mort de froid dans un fourgon.

Une épopée qu'un film tourné plus tard avec Laurent Terzieff essaiera de restituer. Un formidable coup de force, de cœur et de «gueule», que l'abbé haut-parleur de la misère tentera

de reproduire, trente ans, puis encore quarante ans plus tard, en faveur des SDF et des squatters ; mais avec peut-être moins de bonheur.

Le 1er février 1954, l'abbé est vraiment né. Un paradoxe, ce moine voué à la contemplation et au replis séculier est en une seule nuit devenu «l'ami public numéro un». Il le restera – non sans quelque vanité et complaisance – pendant près d'un demi-siècle, au point de devenir cette sorte de santon noir, croqué par le crayon coquin d'un dessinateur du Canard enchaîné que l'on ressort dénaphtalinisé chaque hiver de sa ouate pour dynamiser les grands élans du cœur à Noël.

Henri Grouès lui-même a pris goût à cette publicité. Intelligent, il est devenu, il le sait, la «Vache-qui-rit» (ou qui grogne!) du bon Dieu. Une marque, un label. Bien avant Coluche ou Kouchner (ses «frères» pris en auto-stop), il a très bien compris l'impact fabuleux des médias. Devenu abbé du château cathodique, ses prêches, progrès technique oblige, portent plus que les oraisons de Bossuet. Leur contenu en est aussi sensiblement différent... Chaque hiver suscite ses come-back, plus frénétiques que ceux des Frères Jacques! Le froid, la misère sont toujours là. Mais la pauvreté a sensiblement changé. D'une certaine façon, elle s'aggrave, et le bonhomme à béret – tel Super-man – inlassablement réapparaît pour la pourfendre.

Après avoir caressé un temps le projet de mener une action planétaire, un peu à la façon de mère Teresa (les deux «saints» ne s'appréciaient que très modérément...) ; après avoir entrepris plusieurs tours du monde de la pauvreté, en Inde, en Amérique latine – en 1963, un naufrage au large de l'Argentine faillit combler son souhait de mourir! – le «clown de Dieu» reportera finalement tous ses efforts sur son pays natal.

1984 sera vraiment l'année du grand retour de ce Don Camillo transportant sous sa pèlerine le bréviaire de Pepone! Trente ans après «l'insurrection de la bonté», il harcèle Laurent Fabius, alors Premier ministre, pour la création du RMI. La même année, à l'issue d'une opération «Noël de la charité», relayée par France Soir, il arrache aux cœurs secs six millions de francs et 200 tonnes de marchandises. Coluche, devenu entre-temps son concurrent dans la manche audiovisuelle et, une fois n'est pas coutume, «son enfant de chœur», lui cède médiatiquement 150 millions de centimes recueillis par les Restos du cœur.

Entrecoupant ses apparitions minutieusement réglées par son entourage, de fréquentes retraites au monastère bénédictin de Saint-Wandrille, l'abbé a désormais sa loge à l'opéra du charity business et son couvert à la table de la gauche caviar. En août 1989, on le voit trôner aux côtés de François Mitterrand, d'Isabel Allende et de Harlem Désir sous la Grande Arche de la Défense, point d'orgue, mollement catholique, des fêtes du bicentenaire de la Révolution. Dès lors, chaudement appuyés par Miou-Miou, Michel Piccoli, le chanteur Jacques Higelin, la comédienne Emmanuelle Béart et le couple Kouchner, sans oublier Mgr Gaillot et le Pr Léon Schwartzberg, ses avis font foi. Et sa foi sert d'avis.

Les années 90 voient l'abbé tout-terrain et à tout faire condamner l'apartheid en Afrique du Sud, réclamer une intervention militaire immédiate de l'armée française contre les positions serbes en Bosnie, traiter les promoteurs immobiliers de «salopards» et s'enchaîner aux grilles des sans-papiers au grand désarroi de ses «chers et vieux amis» de la Mairie de Paris.

A 80 ans, le vieil ecclésiastique table sur sa notoriété. Plus que sur son fameux «instinct d'insolence mesurée», dont il rebat les oreilles du maladroit Gaillot, il compte sur le matelas d'indulgences que lui octroient les politiques. Rue de Rennes, chez les mutins du DAL (Droit

au logement), un hélicoptère de Balladur l'arrache aux CRS du même Balladur. Désenchaîné des grilles de l'église Saint-Ambroise, l'abbé affirme «avoir honte de la France», clame haut et fort que «Chirac est incapable de gouverner» et traite Alain Juppé, Premier ministre, de «menteur».

Et puis, en avril 1996, patatras! L'élastique du curé volant casse. Un commentaire ambigu en faveur d'un livre non moins ambigu d'un vieil ami ex-communiste du temps de la Résistance lui voue les foudres de la communauté israélite de France et de ses nombreux relais. L'abbé Pierre antisémite? Le voltigeur est abattu en vol. C'est la curée! Quasi unanime, la presse brusquement ressort les mauvaises fréquentations du saint homme : terroristes palestiniens, d'Action directe et des Brigades rouges italiennes, flirt avec les «révisionnistes» du Pr Faurisson, archaïsme d'un vieux prêtre campé sur les antiques textes contre «le peuple déicide». Ou tout simplement sénilité?

Bernard Kouchner pleurera sur son «faux père», et l'Eglise de France, «cette mère alcoolique», comme osait parfois la traiter l'insolent abbé, prendra très nettement ses distances. Une trappe béante sur l'enfer. Un véritable chemin de croix qui, chrétienté oblige, s'achèvera sur la repentance du pécheur. Meurtri, brisé, le vieil homme se couvrira la tête de cendres. Trop tard, aucun Jean-Pierre Foucault ou Nagui n'acceptera plus de l'inviter.

Il y a quelques années, réfugié à Esteville, dans la maison de retraite normande de ses chers chiffonniers – où il reposera désormais près de Lucie Coutaz, à même la terre, sous un grand christ aux bras largement ouverts – l'abbé Pierre avait encore eu le cœur et la force d'enregistrer un CD de musique rap avec le groupe Planet Generation Global Move. «Rien n'est perdu, tout reste à faire», y chantait l'octogénaire épuisé, annonçant la préparation d'une gigantesque rave planétaire en Australie avec des Aborigènes et des disc-jockeys venus des quatre coins du monde.

«Je ne crois pas à Dieu. Je ne crois pas en Dieu, écrivait dans son livre testament l'abbé Pierre. Je crois en Dieu Amour en dépit de tout ce qui semble le nier.»

Cet homme, qui n'hésitait pas à braver le Vatican sur les questions de la contraception ou de l'emploi du préservatif, à houspiller les ministres en acceptant leurs équipages, cet homme qui demandait au pape de «raccourcir sa mitre», appelait à la guerre et n'hésitait pas à se disperser dans des batailles accessoires pour l'adoucissement des paroles de la Marseillaise ou le remplacement du vin de messe par... du jus de fruit (!) demeure aujourd'hui une énigme. Cet homme courageux et brillant à bien des égards aurait pu, comme le notait un théologien, être la matière d'un schisme, si le pèlerin d'Emmaüs n'avait été au fond, et malgré tout son art du tintamarre, un homme seul.

* Editions Fayard.